

L'unité chrétienne selon la Bible

Résumé : *À l'occasion du troisième congrès de Lausanne pour l'évangélisation du monde, au Cap, en Afrique du Sud (16-25 octobre 2010), Théologie Évangélique publie cette étude sur l'unité chrétienne, rédigée à l'occasion du premier congrès de Lausanne, en 1974, et publiée à l'époque dans les documents du congrès. Dans le débat sur le sens de l'unité chrétienne, l'auteur défend une conception de l'unité spécifique : donnée, spirituelle, fondée sur un contenu de foi commun ; puis il propose des critères théologiques et pratiques de mise en œuvre de cette unité.*

Abstract : *On the occasion of the third Lausanne Congress for World Evangelization, in Cape Town, South Africa (16-25 October 2010), Théologie Évangélique publishes this study on Christian unity, written for the first Lausanne Congress, in 1974, and published at that time in the congress documents. In the debate on the definition of Christian unity, the author defends a specific view of unity, as given, spiritual, and based on a common faith content ; then, he proposes theological and practical criteria to implement this unity.*

« Si la foi décline dans le monde, si l'incrédulité gagne, c'est à cause des divisions de la chrétienté ! » Qui, au XX^e siècle, n'a pas entendu cette antienne ? L'évangélisation du monde paraît à beaucoup l'autre face de l'entreprise œcuménique ; ils ne sont pas loin de penser que l'union d'Églises autrefois séparées est aujourd'hui la forme privilégiée du témoignage.

Bien des réserves doivent être faites sur cette façon de voir les choses. Le refus de l'Évangile par le monde a bien d'autres racines que son étonnement devant la rivalité des étiquettes « chrétiennes ». Là où des fusions ecclésiastiques ont eu lieu, ces vingt ou trente dernières années, l'évangélisation ne semble pas

en avoir tellement profité¹, et l'on se demande, selon la délicieuse illustration du professeur Carl Wisloff, si les gros transatlantiques sont vraiment si supérieurs aux petites embarcations quand il s'agit de partir pour la pêche² !

Attention, cependant, parce qu'en rejetant l'excès et les déformations, nous pourrions perdre une pensée juste. La Bible *aussi* établit un lien entre l'unité de l'Église et son accroissement par l'adjonction de nouveaux membres. Le premier résumé du livre des Actes suggère une relation entre l'admirable union des premiers croyants et l'addition par le Seigneur à leur communauté de tous ceux qui entraînent dans le salut (Ac 2.44-47 ; la même expression caractéristique revient, dans l'original, au début et à la fin de ce passage, et elle évoque l'unité) ; plusieurs de ceux qui suivent rendent le même son (Ac 4.32-33 ; 5.12, 14 ; 9.31). Dans la prière qu'on cite le plus souvent quand on parle de l'unité chrétienne, Jésus demande que ses disciples soient un afin que le monde croie que le Père l'a envoyé (Jn 17.21, 23). Dans la puissante synthèse que l'épître aux Éphésiens nous fait du même sujet, l'unité du Corps solidement lié s'accomplit dans une édification constante, inséparable de l'évangélisation (Ép 4.1-16).

Si le souci de l'évangélisation du monde ne nous est pas étranger, il nous faut donc discerner quelle est, selon le Nouveau Testament, la nature de l'unité chrétienne, ses conditions et ses conséquences. C'est ce que nous voulons faire, en dégagant les principes pour mieux les appliquer aux situations contemporaines ; pour éviter l'arbitraire de la sélection des textes, nous nous laisserons guider par le condensé si complet de l'apôtre Paul, déjà signalé (Ép 4.3-6), sans, toutefois nous astreindre à en faire l'exégèse détaillée ni nous priver de l'aide d'autres passages.

Un seul Esprit

Dessinées à très gros traits, presque caricaturaux, deux conceptions principales de l'unité chrétienne s'opposent aujourd'hui et nous sollicitent.

Pour la première, l'unité est *perdue*, il faut la retrouver ou la rebâtir ; elle prendra la forme d'une union *visible*, institutionnelle et administrative. Nous ne dévoilons aucun secret : ceux que semble habiter le plus la passion « œcuménique » ont souvent déploré que le vœu de la prière sacerdotale ne soit pas réalisé parmi nous. La perte de l'unité leur a semblé une évidence devant les

¹ Cf. Vernon MORTENSON, « *Mission et unité évangéliques* », *La mission de l'Église dans le monde*, E. LINDSELL sous dir., Vevey, Groupes Missionnaires, 1968, p. 189s, et les réflexions de René DE VISME WILLIAMSON, « Negative thoughts About Ecumenism » *Christianity Today* XII/23, 30 août 1968, p. 1131.

² Au Congrès d'Amsterdam (1971). Voir le vol. officiel : *Appel à l'évangélisation*, Londres, World Wide Publications, 1972, p. 163.

séparations confessionnelles, les condamnations doctrinales, le refus de reconnaître la validité des sacrements et des ministères d'autres Églises. Ils ont salué comme des pas en avant vers l'unité les fusions qui ont rassemblé diverses communautés dans la même organisation. Certes, les documents officiels d'Amsterdam (1948), Evanston (1954), etc. prennent soin d'affirmer l'unité donnée « en Christ ». Quelques-uns usent d'un langage dialectique : l'unité est perdue en nous mais subsiste en Christ ; la division est à la fois une réalité scandaleuse et une « impossibilité ontologique » – la formule signifierait normalement qu'elle ne peut pas être³. À en croire les propos courants, pourtant, le sentiment qui domine est celui de l'absence de l'unité, qu'on cherche. De même, pour écarter le spectre de la super-Église, spectre ou épouvantail, d'autres insistent peu sur l'unité administrative et laissent plus floue l'image de l'unité souhaitée. En général, cependant, l'accent porte sur l'unité des institutions visibles comme but proposé à nos efforts.

Une majorité de chrétiens évangéliques s'oriente vers une vision très différente. Pour eux, l'unité est *donnée*, et ils l'éprouvent ; elle est *invisible* et « spirituelle ». Nul ne peut détruire le lien qui unit tous les vrais croyants, en réponse à la requête de Jésus, requête que le Père ne pouvait pas ne pas exaucer, lui qui exauce toujours le Fils. L'existence de diverses dénominations n'a rien à voir avec cette unité préalable et définitivement acquise dans « l'Esprit »⁴.

Unité spirituelle

Que nous soyons un dans l'Esprit, et qu'ainsi l'unité chrétienne soit le don de Dieu plutôt que le fruit de nos œuvres, qu'elle soit essentiellement différente de la centralisation administrative qu'on réalise dans les domaines économique et politique, cela ressort avec force de la présentation scripturaire. Paul n'a pas peur des répétitions pour le marquer (Ép 4.3-4) : l'unification de tous les croyants appartient à la *mission propre du Saint Esprit*. « Un seul Corps » dépend immédiatement de « un seul Esprit ». La prière de Jésus (Jn 17) va dans le même sens. Elle couronne les révélations de la chambre haute, qui promettent surtout la venue du Consolateur (ou Avocat), quand la mission du Fils sera remplie (Jn 14-16). Cet ordre nous invite à comprendre que l'unification qui suivra l'accomplissement de l'œuvre du Christ et l'effusion de l'Esprit sont un seul et même événement. Aux Corinthiens, Paul le proclame : « nous avons tous été baptisés en son seul Esprit pour former un seul Corps » (1 Co 12.13). Plus tôt, il leur a

³ Elle est Barthienne. Cf. K. BARTH, trad. F. Ryser, *Dogmatique IV, I****, Genève, Labor et Fides, 1967, p. 36-38.

⁴ Voir Göran JANZON, *Les Évangéliques anglais devant le Conseil Œcuménique des Églises. Essai d'analyse des attitudes et des arguments*, mémoire de licence non publié, soutenu à la Faculté Libre de Théologie Évangélique de Vaux-sur-Seine en 1973.

montré dans l'enveloppement des Israélites par la Nuée, lors de leur exode d'Égypte, le type de leur baptême dans le Saint-Esprit (1 Co 10.2) : comme la Nuée, symbole de la présence mystérieuse (spirituelle) de Dieu, a séparé les enfants d'Israël des Égyptiens et a scellé leur unité de peuple de l'Éternel, de même l'Esprit opère l'unité du peuple de la Nouvelle Alliance. Lors de la Pentecôte, à laquelle se réfèrent d'abord les passages que nous venons de citer, le signe des langues a marqué que Dieu voulait, dans sa grâce, recréer ce qui avait été défait à Babel, réunir les membres épars d'une humanité déchirée. On peut encore ajouter que dans le développement aux Éphésiens, Paul voit les jointures du Corps, au service de l'unité, dans les ministères qu'il appelle ailleurs dons du Saint-Esprit (Ép 4.11ss ; 1 Co 12.4-5). À coup sûr, l'unité est de l'Esprit !

L'expérience chrétienne témoigne en écho : nous connaissons notre unité quand nous percevons la présence dans l'autre croyant du même Esprit qui habite en nous. Nous vibrons aux paroles de cette martyre chinoise, Shu Yi, qui donnait comme nom de « l'organisation secrète » liant les chrétiens les uns aux autres : le Saint-Esprit⁵.

Le modèle trinitaire

C'est dans l'Esprit que le Père et le Fils sont un, de toute éternité. Jésus envisage expressément l'unité des croyants comme *le reflet, l'analogie, de l'unité trinitaire* (Jn 17.11, 21, 22). Et Paul livre, en parlant de l'unité, une des affirmations trinitaires les plus élaborées du Nouveau Testament (Ép 4.4-6).

On peut tirer quelques conséquences. Si le modèle est trinitaire, l'unité ne se fait pas au détriment de la diversité, comme s'il y avait tension entre les deux. Les deux thèmes s'entrelacent sans tension dans le texte, et même la répétition *sept* fois (Ép 4.4-6) du mot « un » peut avoir un sens symbolique : unité « harmonieusement différenciée ». La Trinité divine n'est d'ailleurs pas seulement modèle, mais *fondement*, de cette alliance de l'unité et de la diversité qui rend suspecte toute entreprise d'uniformisation bureaucratique. Seule la Trinité permet d'empêcher que l'Un et le Multiple se dressent comme deux principes opposés ; bien des penseurs chrétiens l'ont compris, de Tatien (apologète de l'école syrienne, II^e s.) à Cornelius Van Til (de la faculté réformée de Philadelphie) ; elle fonde cette loi paradoxale qu'on observe dans les créatures : plus un être s'élève dans la hiérarchie créée (de la poussière à l'homme), plus son unité interne augmente, et plus *aussi* sa différenciation⁶.

⁵ Cité par Y. CONGAR, « *Unité, diversité et divisions* », Sainte Église, Paris, Cerf, 1963, p. 111.

⁶ Cf. H. de LUBAC, *Catholicisme, les aspects sociaux du dogme*, Unam Sanctam 3, Paris, Cerf, 1947⁴, p. 285.

Oui, mais

Unis dans l'Esprit, selon le modèle et sur le fondement trinitaire : ces données semblent favoriser la seconde conception de l'unité chrétienne. Devons-nous donc l'adopter sans autre débat ? Il ne faudrait pas oublier ce qu'elle laisse quelque peu dans l'ombre : que le don de Dieu est à *garder* (Ép 4.3), que l'unité invisible doit *s'exprimer* de façon visible. Hélas ! une contradiction concrète peut intervenir : des croyants qui sont un, et qui le demeurent, trahissent dans leur comportement la réalité spirituelle qui les porte. Dieu est fidèle, mais l'infidélité des chrétiens affecte « l'agi du donné », la mise en œuvre de la grâce. Et quand Paul avertit contre le danger des divisions, il ne demande pas seulement une attitude de douceur et de patience en chacun ; il évoque aussi les ministères officiels dans l'Église (Ép 4.11) et la plénitude de l'accord doctrinal (Ép 4.13, 14). « Évangéliques », ne sommes-nous pas tombés dans une facile autosatisfaction quand nous avons chanté notre unité « spirituelle » ? C'est la subite tentation de tout vaste rassemblement « évangélique » que celle de dissimuler les arêtes vives des difficultés qui ne sont pas aplanies, des éléments de désunion qui subsistent...

Et le problème de l'expression surgit encore sous une autre forme : comment *reconnaître* l'unique Esprit qui doit nous unir ? Il nous faut éprouver les esprits, et nous devons à tout prix éviter de tomber dans la confusion sous prétexte d'unité ; ce serait retomber dans Babel sous prétexte de Pentecôte ! Il serait aussi dangereux de se fier à son sentiment spontané : le risque existe d'un refus tragiquement erroné ; nous déplorons tous que Luther à Marbourg, ait jugé de cet autre homme de Dieu remarquable, le réformateur Zwingli, qu'il était animé d'un autre esprit...

Une seule espérance

L'association de l'Esprit à l'espérance conduit aux mêmes pensées (Ép 4.4). Elle est régulière dans le Nouveau Testament. Le don de l'Esprit était la promesse pour « les derniers jours » (Ac 2.17). L'Esprit est Esprit d'adoption, qui nous fait cohéritiers du Christ, le Sceau apposé sur nous pour le Jour de la rédemption, les Arrhes ou Prémices de l'héritage à venir (voir Rm 8.15ss, 23 ; 2 Co 1.22 ; 5.5 ; Ép 1.13s ; 4.30, etc.). Les miracles qu'il opère sont « puissances du monde à venir » (Hé 6.5), signes de la rédemption, encore future du corps.

Cette association nous délivre de la tentation d'une passivité satisfaite. Notre unité aussi est « en espérance », l'unité d'une marche, l'unité du peuple pèlerin vers l'unité enfin parfaitement exprimée, et qui englobera tout. Nous sommes

unis pour lutter et prier afin que « l'unité tout entière soit un jour restaurée », et nous en savons la formule biblique : le *shalom* du Royaume, la terre remplie de la connaissance de l'Éternel comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent, la récapitulation de toutes choses sous le seul Chef, Jésus-Christ, lors de sa manifestation glorieuse.

Mais cette association de l'Esprit à l'attente active de la Fin soulève aussi la question critique. « Une seule espérance » exclut les autres espérances, seulement humaines, c'est-à-dire les divers messianismes sécularisés, comme les désespoirs plus ou moins avoués, le courage de l'absurde, l'évasion mystique, ou la fureur anarchiste. Ne doit-on pas redouter que se produisent parfois de monstrueux mélanges, sous le couvert d'un langage emprunté à la Bible ? La rapidité avec laquelle la « théologie de l'espérance » brillamment prêchée par le théologien allemand Jürgen Moltmann, a viré à une « théologie de la révolution » (amicale au marxisme) a de quoi nous avertir. D'autres part, que dire des différences qu'ont entre eux les évangéliques sur les questions eschatologiques (de la doctrine de la fin) ? Ne brisent-elles pas l'unité de l'espérance ?

La question critique concerne en fait l'espérance dans son lien à *la foi* ; elle concerne l'Esprit dans son rapport fondamental au Christ et sa Parole (1 Jn 4,1-6). Nous pouvons espérer la résoudre en considérant le deuxième membre du résumé de Paul : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. »

Un seul Seigneur

L'Esprit conduit à Jésus-Christ. Il ne parle pas de lui-même, mais glorifie le Fils (Jn 16,13, 14). La seconde mission divine dépend de la première : l'Esprit ne fait qu'appliquer les effets de l'œuvre du Christ ; il nous unit à lui pour que la grâce du Chef découle sur les membres du Corps. Son instrument, son « épée », c'est la Parole, le discours intelligible de Jésus et de ses témoins (le Saint-Esprit travaille *par* et *avec* la Parole, comme les luthériens et les réformés, respectivement, aimaient à le souligner). Ainsi l'expérience subjective du salut est toujours fondée, ancrée, dans l'objectivité.

Une idée circule aujourd'hui qui appelle les plus expresses réserves : l'idée que l'Esprit Saint représenterait le côté, ou le pôle, *a-logique*, *para-logique*, de la réalité spirituelle. Cette idée est à sa place dans la théologie d'un Émil Brunner, par exemple, qui après avoir été intéressé par la pensée irrationaliste de Bergson, avait attaché son char à l'existentialisme modéré⁷. Mais elle n'apparaît pas dans

⁷ Brunner rattache l'Esprit au « paralogique » dans *Das Missverständnis der Kirche*, Stuttgart, 1951, p. 47s (voir p. 65) ; avec atténuation dans sa *Dogmatique*, trad. Frédéric Jaccard, t. III, Genève, Labor et Fides, 1967, p. 29s.

révélation biblique de l'Esprit, qui est parfaitement un avec le Logos. L'apôtre Paul contraste le mode d'agir du Saint-Esprit avec celui des esprits du paganisme, avec le dynamisme paralogique qui entraînait les Corinthiens sans contrôle et sans réflexion, vers des idoles *muettes* (1 Co 12.2). L'Esprit est l'Esprit du Seigneur ; il se manifeste par la confession sobre, claire, intelligente : « Jésus est Seigneur. »

Aux Éphésiens, Paul désigne aussi sobrement les deux grands piliers de l'objectivité : « une seule foi, un seul baptême » (Ép 4.5).

Une seule foi

La plupart des commentateurs voient bien que Paul parle de la foi au sens objectif (ce qu'il faut croire ; ainsi la TOB). « Une seule foi » évoque la grande structure de vérité que les apôtres, évangélistes, pasteurs et docteurs doivent communiquer, pour assurer l'unité dans la connaissance contre l'instabilité doctrinale (Ép 4.11-14) ; il s'agit du « modèle de doctrine » auquel les croyants ont été livrés (Rm 6.17 litt.), du modèle des saines paroles » à garder fidèlement (2 Tm 1.13), de la « foi transmise aux saints une fois pour toute » (Jude 3), de la vérité qui doit « sanctifier » les croyants, les mettre à part pour qu'ils soient un d'après la prière de Jésus (Jn 17.17, 19)⁸. Aucune unité dans l'expérience, si vivante, si grisante qu'elle puisse être, ne peut remplacer l'unité dans la foi. Pour le Nouveau Testament, toute communion dans l'Esprit privée de la dimension de la croyance (nous employons à dessein ce mot décrié !) exige d'être soigneusement examinée : elle pourrait se révéler illusoire, ou frauduleuse, voire l'œuvre d'autres « esprits ».

Ces principes bibliques posés, sans ambiguïté, nous touchons aux questions les plus brûlantes – comme chacun sait.

Dans les sphères dirigeantes de la plupart des Églises, un chant presque unanime glorifie le *pluralisme* doctrinal ; il est seul adapté à une culture pluraliste, nous dit-on. Plusieurs se réclament du Nouveau Testament lui-même : ils suivent E. Käsemann et trouvent des traditions inconciliables à chaque page. Le pasteur Louis Simon s'exprime de façon typique : « la diversité des opinions, des convictions, des christologies, des ecclésiologies, est constitutive de la Parole de Dieu⁹. » Quand il dit « diversité », le contexte montre qu'il entend *opposition* ;

⁸. Klaas RUNIA, *Reformation Today*, Londres, Banner of Truth, 1968, p. 56s, montre bien qu'il s'agit ici de vérité-doctrine aussi bien que de vérité-personne. Tout son livre traite magistralement du sujet de notre exposé ; nous en recommandons vivement la lecture.

⁹. « Le scandale de l'unité » in *Parole et dogmatique, hommage à Jean Bosc*, Paris/Genève, Foi et Vie/ Centurion/Labor et Fides, 1971, p. 230.

et il exalte cette opposition comme la condition de la vie et de la liberté. On nous suggère en même temps qu'exiger l'uniformité doctrinale avoisine le blasphème pharisien : *blasphème*, parce que le mystère de Dieu ne peut pas s'exprimer dans le langage des hommes ; *pharisien*, parce que l'orthodoxie juge les autres de haut et fait dépendre le salut d'une « œuvre » intellectuelle. Encore un pas, et le chaos est invité à chanter à son tour l'hymne à la liberté de Dieu – de Dieu, ou plutôt de l'homme !

Au discours pluraliste, nous ne pouvons répondre qu'à la manière de Luther ; nous ne pouvons pas, *non possumus*.

Diversité sans conflit

C'est une marchandise de contrebande qu'on veut couvrir du pavillon du Nouveau Testament. Seule une critique asservie à des *a priori* apostats trouve des contradictions dans le témoignage apostolique : elle crée ces contradictions elle-même en refusant au texte le bénéfice de la sympathie, pour ne pas parler de la docilité de la foi. Certes, nous reconnaissons la diversité du Nouveau Testament, et avec quelle joie ! Le langage, le point de vue, les concepts-clés, changent, d'un auteur sacré à l'autre. Mais ce qui nous frappe c'est l'harmonie sans artifice des enseignements si diversement donnés ; miraculeuse, elle nous conduit à confesser : ce n'est pas de l'homme. Ainsi, par exemple, on reconnaît bien la même vérité quand les évangiles synoptiques parlent surtout de participation au Royaume qui arrive, les écrits johanniques de nouvelle naissance et de réception de la vie éternelle, Paul de résurrection avec Christ et de nouvelle création ; et la multiplicité des présentations nous aide à mieux savourer l'unique même message.

Appeler « pharisaïsme » le souci de confession droite, c'est montrer qu'on n'a rien compris à l'erreur pharisienne, et qu'on ne connaît pas la joie d'être libéré des ténèbres de l'erreur et gratuitement illuminé par la vérité de la Parole de Dieu ; la confession droite n'est pas une œuvre humaine, mais de l'effet de la sanctification par la vérité, œuvre de Dieu. Invoquer le mystère ineffable de Dieu pour refuser l'orthodoxie, c'est prononcer des paroles qui ont figure de sagesse et de piété, mais qui ne servent en réalité qu'à contenter la « chair » théologienne (voir Col 2.23), c'est-à-dire un *dualisme* païen entre Dieu et le langage qu'il a créé : nous affirmons que Dieu a le pouvoir de se révéler dans le langage de l'homme qu'il a créé à son image. Il est bien commode d'accuser le *langage* d'incapacité, alors que la Bible dénonce, à l'origine de la déformation, le *mensonge* ! Et s'imaginer que la liberté n'est vivante que dans l'incohérence, c'est avoir de la liberté une notion profondément anti-chrétienne, c'est retom-

ber dans la vieille croyance des mythologies païennes : du chaos vient le nouveau.

Devant l'erreur

Si les auteurs bibliques sont d'accord, c'est dans leurs avertissements contre les faux docteurs. Déjà Michée, Jérémie, Ézéchiël attaquaient les faux prophètes. Paul, Pierre et Jean sont d'accord, Paul se plaint que les croyants reçoivent trop facilement un autre évangile, un autre Jésus, et un différent Esprit (Gal 1.6 ; 2 Co 11.4). Il commande de se séparer de ceux qui s'écartent de l'enseignement reçu (Rm 16.17). Pierre n'est pas plus indulgent (2 P 2). Et Jean paraît le plus strict : il ne faut même pas saluer les négateurs de la doctrine du Christ (2 Jn 9-11 ; voir 1 Jn et Ap 2, 3). Pas d'unité en dehors de l'unique foi ! Jésus lui-même avait dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi... » (Mt 12.30).

Mais Jésus a dit aussi : « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous » (Mc 9.10). Que dire si deux frères qui servent le même Seigneur dans le même Esprit, diffèrent dans des questions de doctrine que l'un des deux, au moins, estime des questions de foi ?

Paul distingue clairement entre un accord fondamental nécessaire pour que les frères marchent ensemble, et des divergences, même entre chrétiens mûris, qui ne doivent pas empêcher l'expression de l'unité chrétienne (Ph 3.15). Mais ce n'est pas une solution complète. Paul pensait-il à des questions insignifiantes, des détails indifférents, ou à des points plus importants ?

La célèbre maxime de Rupertus Meldenius, si équilibrée – « Sur les points nécessaires, unité ; sur les points sujets à discussion, liberté ; en tout, charité¹⁰ » – laisse sans réponse la question difficile : que devons-nous mettre dans la première catégorie, et que devons-nous mettre dans la seconde ? Parmi ceux qui citent la formule, on trouve toute la gamme, depuis le séparatisme strict jusqu'au laxisme.

Notre situation n'est plus celle de l'Église primitive : de là vient la difficulté. Le Nouveau Testament ne contient guère d'implications qui correspondent immédiatement à notre problème. La présence physique des apôtres, qui pouvaient donner une réponse pleinement autorisée sur les questions doctrinales et pratiques qui surgissaient, laissait peu d'espace entre la foi docile et la rébellion ouverte. Les erreurs, aussi, se font, avec le temps, de plus en plus

¹⁰. Cf. Philipp SCHAFF, *History of the Christian Church*, vol. VII, New York, Scribner's, 1910², réimpr. Grand Rapids, Eerdmans, 1965, p. 650ss, et Y. CONGAR, *op. cit.*, p. 118.

subtiles ; d'authentiques chrétiens peuvent être plus aisément déviés, dans certains domaines, par les vents d'erreur.

Nous ne devons pas mépriser le travail des théologiens des XVI^e et XVII^e siècles. Luther avait déjà distingué trois catégories dans ses articles de Smalkalde (1537-38), et Calvin parle, avec un exemple, de deux classes (*Institution chrétienne* IV, 1, 12). Les luthériens ont défini des articles de foi fondamentaux primaires, d'autres secondaires (on peut ignorer ceux-ci, mais non les nier sans renverser la foi), et des articles non fondamentaux, comme celui de l'Anti-Christ¹¹. Les réformés ont fait de même, avec, en général, moins d'articles fondamentaux que les luthériens¹². Les évangéliques modernes, cependant, ont facilement le sentiment que la fameuse « rage théologique » typique de leur époque, les rendait moins tolérants que l'apôtre Paul...

Nous formulerons quelques règles, à titre de suggestion.

1. *Les possibilités d'expression de l'unité chrétienne sont proportionnelles à l'accord doctrinal réalisé.* La communion et la coopération qui expriment l'unité connaissent divers degrés et diverses formes : elles peuvent être institutionnelles permanentes, fréquentes, occasionnelles, exceptionnelles, dans le culte, l'évangélisation, l'enseignement, les services sociaux. Deux pasteurs peuvent paître ensemble le même troupeau, ou peuvent se retrouver une fois sur la même estrade pour protester contre la pornographie. Nous proposons de tracer plusieurs cercles concentriques : le cercle intérieur serait celui où Paul se met avec les Philippiens (Ph 3.15) ; d'autres correspondraient à un accord moins complet, qui ne permettrait qu'une association plus lâche.

Nous ne suivons donc pas ceux qui ne conçoivent en matière d'unité que le *tout ou rien*. Nous préconisons une correspondance graduée, la stratégie de la « défense flexible » plutôt que celle de la « relation » massive, des représailles atomiques. Et nous nous appuyons sur les recommandations de Paul aux Thessaloniens (2 Th 3.14, 15). L'apôtre, sans faire de différence entre les questions morales et les questions dogmatiques, prescrit de discipliner tout frère qui désobéit à ses enseignements, mais en le traitant toujours en frère. Le point décisif est celui-ci : une attitude fraternelle adoucit la dureté de la séparation. Ainsi se définit une situation de discipline *intermédiaire* : entre celle des judaïsants, auxquels Paul lance l'anathème, et celle des Philippiens, avec qui Paul marche d'un même pas, Paul « dose » la dureté de la séparation pour qu'elle corresponde à la gravité de la divergence.

¹¹. Robert D. PREUS, *The Theology of Post-Reformation Lutheranism*, Saint-Louis, Concordia, 1970, p. 148ss.

¹². Heinrich HEPPE, *Die Dogmatik der evangelisch-reformierten Kirche*, Neukirchen, B. des Erziehungsvereins, 1935, p. 34-36.

La vérité révélée (toujours un singulier dans la Bible) se déploie à la manière d'un organisme. C'est Jésus lui-même qui nous l'apprend en désignant le « cœur » de l'Ancien Testament, les deux commandements solidaires auxquels sont suspendus toute la Loi et les prophètes (Mt 22.40), et en marquant vigoureusement, contre les pharisiens, les différences (Mt 23.23s). La manière dont Paul raisonne et polémique montre qu'il y a des articles de foi de tous les degrés d'importance. Certes, puisque la vérité est organiquement une, si on la renie sur un point, même mineur, on la renie, *par implication*, tout entière. Mais comme elle est organiquement diverse, il n'est pas permis de pousser cette logique de l'implication jusqu'au bout pour se séparer des frères. Puisque c'est le caractère secondaire de la divergence qui permet qu'on collabore, et que cette secondarité est elle-même variable, notre règle de proportion suit.

2. *Cinq critères permettent d'évaluer l'importance relative d'une question doctrinale en débat.* Chacun donne d'instinct un coefficient d'importance aux diverses doctrines qu'il professe. Mais des facteurs étrangers, comme les tendances et tempérament ou les circonstances de formation, peuvent faire errer une telle évaluation spontanée. Il faut mettre en œuvre des critères indépendants des inclinations individuelles ou dénominationnelles.

(a) *Le critère biblique.* La place qu'occupe un sujet dans la Bible, et surtout le Nouveau Testament, est un indice du poids que Jésus et ses apôtres lui donnaient. Bien entendu, l'importance d'une doctrine ne se mesure pas au seul nombre de versets qui l'exposent, mais même ce critère rudimentaire peut nous aider. La doctrine de l'expiation est partout dans l'Écriture, comme le sang dans le corps, disait Vinet ; elle est sûrement d'un tout autre rang que la prescription du voile pour les femmes, quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, puisqu'on ne la trouve qu'en un seul passage (1 Co 11).

(b) *Le critère théologique.* Plus les conséquences sont nettes, et plus elles sont directes pour le cœur de la vérité évangélique, plus le point prendra d'importance. Il y a des doctrines stratégiques : si on y touche, tout s'écroule ; et d'autres, périphériques : une divergence à leur sujet laisse intact le reste de l'édifice. Le critère de l'analyse théologique a été le critère préféré des théologiens orthodoxes du XVIII^e siècle. C'est lui qu'utilise déjà l'apôtre Paul lors de la crise galate : quiconque exige davantage que la foi pour l'agrément par Dieu rend logiquement vaine la mort du Christ (Ga 2.21). La doctrine de la circoncision était *stratégique*. Par contre il est notoire que des réformés comme Hodge et un baptiste comme Spurgeon pouvaient avoir, en gros, la même théologie, sauf la doctrine de l'Église visible et du baptême des enfants ; cette doctrine est donc moins centrale.

(c) *Le critère pratique.* Il faut considérer de même les conséquences non plus théologiques mais pratiques. Quels sont les enjeux pour l'organisation de l'Église, la vie spirituelle, les méthodes et le message de l'évangélisation ? Pour bien en juger, il nous faut observer, mais cela ne suffit pas : certaines différences pratiques *paraissent* liées à un point de doctrine, alors qu'en réalité d'autres facteurs, cachés, les déterminent (sociologiques, personnels, etc.). La question du baptême des enfants, qui n'est pas centrale théologiquement, a des conséquences pratiques assez considérables. Par contre la controverse monothéiste, qui met en jeu la christologie, ne semble pas entraîner beaucoup de bouleversements dans la vie des Églises...

(d) *Le critère historique.* Pour nous délivrer de l'étroitesse de nos horizons personnels, aucun secours ne nous est plus précieux que celui de nos frères et pères en la foi. Ils n'ont pas été infaillibles, mais nous devons respecter, apprécier la sagesse que Dieu leur a donnée, et en profiter. Nous risquons toujours de donner prise à l'ironie de Paul : « Est-ce de chez vous que la Parole de Dieu est partie ? Ou est-ce à vous seuls qu'elle est parvenue ? » (1 Co 14.36). Ainsi, nous voyons que tout au long de l'histoire de l'Église, jusqu'au XIX^e siècle, les chrétiens n'ont pas pensé juste de se diviser à propos du millénium ; la plus ancienne déclaration pré-millénaire, après le temps apostolique, celle de Justin Martyr (vers 150), souligne que beaucoup d'autres chrétiens pensent autrement, qui appartiennent à la foi pure et pieuse¹³. Serait-il sage d'être plus intolérant que lui ? Il a été suivi dans son attitude fraternelle par la plupart des générations chrétiennes. Il en va très différemment de la doctrine de l'eucharistie, pour laquelle on s'est divisé – à tort ou à raison, le fait pèse son poids.

(e) *Le critère contemporain.* Dieu a donné à sa Parole une clarté telle que l'essentiel du message ne peut pas échapper au lecteur respectueux et de bon sens. Lorsque des hommes de Dieu scientifiquement compétents, et qui se veulent tout à fait dociles devant l'Écriture, se trouvent en grands nombres dans les deux camps d'une controverse, nous pouvons présumer que l'objet du débat n'appartient pas au cœur absolument vital du christianisme. Ainsi de la doctrine de l'état intermédiaire, que nous croyons biblique : elle est contestée par certains théologiens évangéliques, ce qui laisse supposer qu'elle est secondaire.

Aidé de ces critères, nous tracerions un vaste cercle, d'importance capitale, pour correspondre au dogme de la divinité de Jésus-Christ et de l'incarnation ; pas de communion avec ceux qui se trouveraient au dehors, avec ceux qui renversent la doctrine du Christ. Un autre cercle décisif, concentrique et plus

¹³. *Dialogue avec Tryphon*, 80.

intérieur, serait celui de l'autorité de l'Écriture, Parole écrite de Dieu, sans faute ni contradiction ; cette doctrine est stratégique ; avec les frères authentiques qui s'écartent de la position de l'orthodoxie chrétienne sur ce point, nous n'imaginons qu'une coopération occasionnelle ou exceptionnelle. La pleine communion ecclésiale, cercle encore plus petit, requiert un minimum d'accord en ecclésiologie. Deux autres exemples ; sûrement, le grand débat du Calvinisme et de l'Arminianisme ne soulève pas une question « indifférente » ; son importance justifie sans doute quelques regroupements. Des différences en matière eschatologique, au contraire, parmi ceux qui croient fermement au retour personnel du Seigneur « pour juger les vivants et les morts », ne devraient pas empêcher une pleine expression d'unité chrétienne.

3. *Les chrétiens doivent éprouver comme anormales leurs divergences en matière de foi, même secondaires.* Les pesanteurs historiques nous font parfois retomber, découragés, et nous nous consolons avec une notion « spirituelle » de l'unité qui reste très en deçà du Nouveau Testament. Sans perfectionnisme, et avec l'aide de tous les ministères, nous devons tendre de toutes nos énergies à l'unité de la foi et de la connaissance, à la maturité de la pleine stature de Jésus-Christ (Ép 4.13).

4. *Il ne faut pas confondre la foi avec la coutume, le langage ou le style de présentation.* La Bible commande la séparation, parfois, et plus ou moins rigoureuse, pour des raisons doctrinales (la vérité) : elle l'interdit pour toute autre. Or, nous laissons trop souvent ces autres raisons nous priver de l'expression de l'unité. Nous tendons tous à reporter sur l'expression de la foi la valeur de la foi elle-même. Or la Bible s'intéresse très peu – si peu qu'on en reste abasourdi – à la forme extérieure de la prière, au climat et à la saveur émotionnelle de l'expérience chrétienne. Elle ne paraît se soucier de la rigidité ou de la souplesse de l'ordre liturgique (encore qu'elle censure le désordre, 1 Co 14), et du nombre des « ô » et des « ah ! ». Les préférences dans ce domaine ne sont pas illégitimes (notre sensibilité, c'est nous !), et il n'est que « naturel » qu'elles jouent un rôle dans la liberté d'expression de l'unité chrétienne ; mais, à coup sûr, et ce sera surnaturel ! nous avons tous besoin d'apprendre le prix de la diversité.

La liberté dont nous jouissons quant aux formes ne signifie pas, cependant, que tout l'externe soit laissé à notre caprice individuel ou collectif. Le christianisme du Nouveau Testament repose sur un second pilier d'objectivité : l'unité de l'ordre après celle de la vérité ; pour parler comme Paul, après « une seule foi », « un seul baptême ».

Un seul baptême

Nul doute que l'apôtre évoque ici le baptême d'eau chrétien, engagement public au service du Seigneur (« au nom de Jésus » est une expression aux résonances commerciales, qui implique que le baptisé est porté au compte du Seigneur, comme un des biens qui lui appartiennent ; voir aussi 1 P 2.21), joint à la confession de la foi (Rm 10.9, 10). Nous pouvons nous étonner que le baptême figure dans la liste des sept réalités par lesquelles ou dans lesquelles les chrétiens sont un. N'est-ce pas l'exalter au-dessus de ce qui est juste ? Paul n'avertit-il pas contre une telle exaltation quand il souligne que le Christ ne l'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile, ce message par lequel *seul* il a plu à Dieu de sauver les croyants (1 Co 1.17ss) ? À notre avis – nous sommes baptiste – l'application des cinq critères cités plus haut conduit à la conclusion suivante, quant aux divergences qu'ont les évangéliques sur le mode, le sujet, et le sens du baptême d'eau : il faut donner une importance moyenne à ce problème complexe, ni fondamentale ni marginale, seconde sans être secondaire. Comment expliquer la place du baptême en Éphésiens 4.5 ?

Le baptême d'eau *fonderait-il* l'unité chrétienne ? Plusieurs, sous l'influence de la grande tradition catholique, voudraient rattacher l'unité de « tous les baptisés » (une expression absente du Nouveau Testament !) à l'efficacité causative du rite, qui est censé *conférer* l'Esprit, au moins quand il trouve la foi. Cette interprétation est, pour nous, exclue : elle confond le baptême d'eau et le baptême de l'Esprit. Nous laisserons de côté les arguments théologiques que des théologiens réformés comme Auguste Lecerf ont magistralement développés¹⁴ ; il nous suffira de remarquer que la confusion des deux baptêmes néglige la claire distinction des deux dans l'histoire de Corneille (Ac 10.11). C'est le Seigneur qui baptise dans l'Esprit ; ses disciples baptisent dans l'eau ; aucune confusion n'est permise entre les deux, aucune dépendance du premier événement à l'égard du second¹⁵.

Lorsque Paul souligne « un seul baptême » il use, croyons-nous, d'une figure de style proche de la synecdoque : le baptême, c'est ici *une partie pour le tout*. Porte d'entrée dans l'Église comme visible, première institution de Jésus-

¹⁴. Auguste LECERF, « Le Soli Deo Gloria et l'efficacité des sacrements », *Bulletin de la Société Calviniste* 44, 1940 ; « Des moyens de la grâce, Notes dogmatiques II, *Revue Réformée* 22/2, 1955.

¹⁵. Quand Paul dit « un seul baptême » il n'exclut pas cette distinction, bien sûr. Pour l'Esprit le N.T. n'emploie pas le substantif « baptême », mais seulement le verbe « baptiser », et c'est, du point de vue stylistique, une métaphore. Contre une conception causative du baptême nous renvoyons à deux puissantes démonstrations, le testament de Karl BARTH, trad. F Ryser, *Dogmatique* IV/4, Genève, Labor et Fides, 1969, et ce chef-d'œuvre exégétique qu'est la thèse de J.D.G. DUNN, *Baptism in the Holy Spirit*, Studies in Biblical Theology 15, Londres, SCM, 1970.

Christ pour sa communauté, le baptême représente le tout de l'*ordre ecclésial*. Dans l'économie de la grâce, la « foi » n'est pas la seule structure objective ; notre expérience subjective de l'Esprit est liée à la vie d'une « société » définie, une société avec ses règles et ses rites, sa discipline et ses gouvernants chargés d'exercer la discipline. « Un seul baptême » signifie que l'expression juste et entière de notre unité ne peut pas laisser de côté l'ordre ecclésial – si pénible qu'en soit pour nous le rappel.

Les épîtres de Paul et le reste du Nouveau Testament interdisent de se désintéresser de ce côté du christianisme total. Aux Éphésiens (4.11) les principaux ministères officiels sont présentés ; ils jouent le rôle des articulations du Corps (v.16). Les petits tableaux du livre des Actes qui dépeignent la vie de l'Église primitive mentionnent souvent le rôle des apôtres et de leurs assistants dans ce domaine (Ac 2, 6, 15 etc.). Tant que les chrétiens évangéliques ne seront pas parvenus à une compréhension commune sur les ministères, il manquera quelque chose à l'expression de leur unité. Et il faut en dire autant du baptême, considéré cette fois pour lui-même, et de la Cène du Seigneur : sans parler de l'intercommunion à la manière de certains, nous ne pouvons pas nier que des frères qui ne peuvent pas, en pleine lumière, s'asseoir à la même table, ne vivent pas la plénitude de leur fraternité. Chrétiens évangéliques, nous ne connaissons pas sur ces problèmes d'ordre les grandes divisions qui ont déchiré la chrétienté, mais nous n'avons pas le droit de nous satisfaire d'un accord partiel, en « oubliant » des éléments que le Nouveau Testament veut nous voir connaître en commun !

Parmi les ministères, il en est qui intéressent plus d'une communauté locale. Outre celui des apôtres, sans successeurs, on peut citer le cas d'Apollos. Il nous rappelle que l'unité de toutes les Églises, selon la pensée biblique, doit aussi s'affermir en se manifestant de façon *ordonnée*. L'Écriture n'impose aucune forme à cette manifestation, mais nous voyons Paul très soucieux d'obtenir la main d'association des apôtres de Jérusalem pour que sa « course » d'évangéliste ne soit pas vaine (Ga 2), et sa collecte en faveur des pauvres de Jérusalem (2 Co 8.9) doit être une démonstration de solidarité pour tous les membres du Corps de Christ. Pour l'œuvre de l'évangélisation mondiale, qui nous concerne tous *ensemble*, faudrait-il penser à d'autres expressions ordonnées de notre unité que la seule rencontre de Lausanne ? Des expressions permanentes ?

Un seul Dieu et Père

L'apôtre Paul écrivant aux Éphésiens n'a pas conclu par les deux expressions qui nous poussent si fort à progresser dans l'unité – « une seule foi ; un seul baptême ». Et nous ferons bien de le suivre. Ici comme ailleurs (1 Co 3.23 ;

11.3) sont accent est théocentrique : « un seul Dieu et Père » (Ép 4.6). N'en déplaise aux théologiens modernes qui abominent la « métaphysique », contrastant avec l'éclipse du Père dans la pensée contemporaine, le Nouveau Testament est théocentrique.

Il nous protège ainsi d'une subtile tentation : celle de rétablir *l'homme* au centre sous prétexte de christocentrisme ou de spiritocentrisme, celle de retomber dans l'anthropocentrisme alors que nous prétendons nous soucier d'expérience spirituelle, de saine doctrine ou d'ordre convenable. Dans l'unité de Dieu s'enracine toute unité ; de la grâce souveraine de Dieu procèdent tous les biens du salut, objectifs et subjectifs ; à la gloire de Dieu s'opèrent l'œuvre en nous de l'Esprit, et l'œuvre pour nous du Christ-Seigneur.

La clause qui concerne le Père, en Éphésiens 4.6, est elle-même de structure trinitaire : « au-dessus de tous » convient au Père ; « parmi tous » au Fils, qui demeure avec nous jusqu'à la fin du monde ; « en tous » à l'Esprit, qui nous fait temples de Dieu en habitant en nous. La Trinité est ici récapitulée du point de vue du Père, qui envoie le Fils et l'Esprit. Ainsi voyons-nous mieux l'unité et la pluralité sans tension dans la divinité. Ainsi voyons-nous aussi comment les deux grandes lignes de l'objectivité et de la subjectivité, doivent rester à la fois distinctes et indissolublement jointes – sous la pensée dominante de la Trinité et dans la louange du dessein paternel de la grâce.

La conséquence est éminemment *pratique*. Nous sommes pour la plupart héritiers de la Réforme, qui a retrouvé l'économie objective de la révélation et de la rédemption, ou (et) héritiers de la tradition piétiste et revivaliste, qui a souligné l'œuvre subjective de l'Esprit. Si nous sommes prêts à nous compléter et nous corriger mutuellement, c'est en luttant pour un christianisme pleinement *trinitaire* que nous apprendrons à mieux exprimer notre unité dans l'Esprit du Christ, à nous rapprocher sur toutes les questions de foi et d'ordre ecclésial, à marcher plus librement ensemble pour répandre l'évangile. À la seule gloire du seul Dieu, Père, Fils, et Saint Esprit.

Henri BLOCHER
Faculté Libre de Théologie Évangélique,
Vaux-sur-Seine